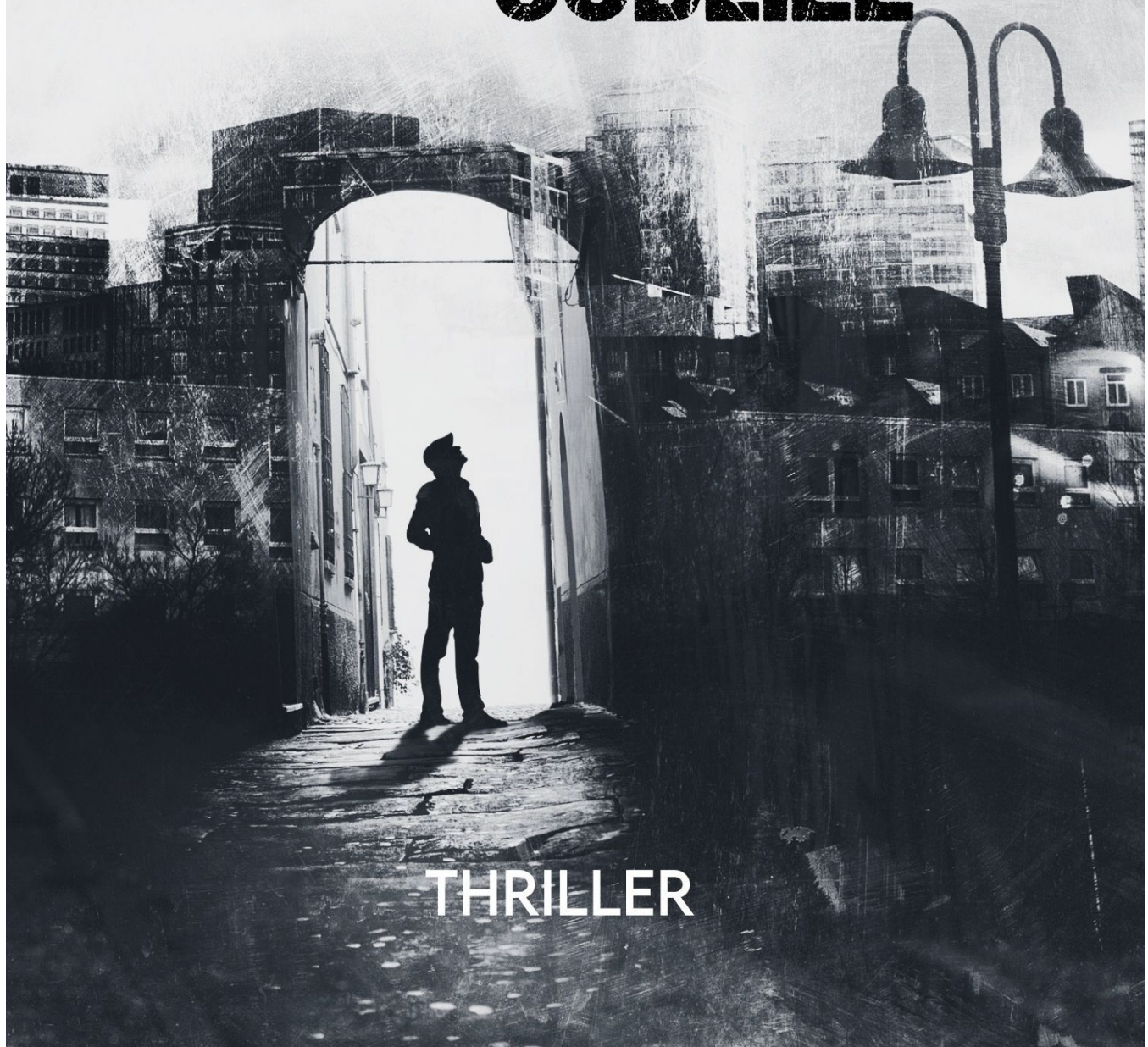


LIV BONNELLI

**LA PORTE
OUBLIÉE**



THRILLER

Liv BONNELLI

La Porte oubliée

© Liv BONNELLI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9756-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« En toute chose, c'est la fin qui est essentielle. »
Aristote

À Tom. L,
Pour ces moments inoubliables.

Shutterstock - crédits photos : 377210107

PROLOGUE

Écosse. Orphelinat d'Édimbourg, manoir de Belgrave, novembre 1985.

Tic-Tac... Tic-Tac... TIC-TAC...

— Il fait froid... J'ai froid. Mes pieds s'enfoncent dans l'herbe mouillée et les feuilles mortes. Je suis debout. *Lui* aussi est là. J'ai peur, je ne sais pas si je vais y arriver !

— Mais si, vous pouvez, gronde la voix rocailleuse, respirez au rythme du son.

Je m'enfonce un peu plus dans le fauteuil, espérant qu'il m'avale. Mais rien ne se passe, je contiens ma peur.

Tic-Tac... Je poursuis :

— Sa main m'opresse. Elle est posée sur mon épaule. Il me fait mal... La pluie s'écrase au sol. Mes chaussures et le bas de mon pantalon sont souillés de boue. Il fait froid... humide. Il n'y a que lui et moi devant le cercueil...

À ce souvenir, mes doigts s'arriment aux accoudoirs. Le froid remonte le long de mes jambes et ranime des fragments de ma mémoire. Je peux presque deviner le parfum entêtant de cet homme. Ma main se plaque sur ma bouche et je crie entre mes doigts :

— Je veux arrêter ! Je ne vais pas y arriver ! Docteur, s'il vous plaît, je veux arrêter.

— Non. Pas encore. Vous y êtes presque. Fermez les yeux, continuez. Que voyez-vous ?

Mon dos appuie plus fort contre le cuir vieilli. À l'extérieur, l'orage gronde, la pluie martèle les carreaux, les éclairs zèbrent le ciel sombre accentuant le profil émacié du médecin qui ne me quitte pas des yeux.

— Calez votre respiration sur le métronome. Très bien, à présent, que voyez-vous ?

Je me laisse avaler par le tourbillon du temps. Un autre souvenir se dévoile.

— Le cercueil. Celui de ma mère. Il est beau. Il a accepté mon choix. Je n'y croyais plus, mais il a accepté ce choix. La patine du bois est claire. Maman adorait les couleurs pastel. De là où elle est, je sais qu'elle aime mon choix.

Ma respiration est saccadée, mon visage se crispe.

— Que se passe-t-il ?

— Sa main ! Sa main m'étrangle. Je veux ouvrir le cercueil pour la voir

encore une fois. Il m'étrangle. Il ricane. Son rire est grossier. Ses dents sont pourries... Je veux arrêter ! J'ai peur !

— Vous allez y arriver. On n'est jamais allés aussi loin.

— Mais ses dents pourries, elles me font peur, m'exclamé-je en me redressant.

— Calmez-vous. Ce n'est qu'une image envoyée par votre inconscient. La pourriture de ces dents ne représente que la méchanceté et les horreurs que vous a fait subir votre père. Rien d'autre. N'oubliez pas, vous n'avez que 14 ans et malgré ce que vous avez vécu, vous êtes formidable. Vous êtes une personne précieuse, ne l'oubliez jamais. C'est compris ?

Mes phalanges blanchies relâchent les accoudoirs. Mes yeux se posent sur mes cahiers. Il les consulte. Chacun raconte mes rêves, mes souffrances. Il arrime son regard au mien.

— Reprenez tranquillement votre respiration. Très bien. Nous sommes prêts à y retourner ?

— ... Oui...

Tout ça, c'est à cause de lui. Sa folie l'a poussé à me confier ses pensées les plus profondes. Sa voix, encore aujourd'hui, résonne dans ma tête. Mais c'est l'autre. L'autre voix qui me pousse à me mettre en chasse pour récupérer ce qu'il m'a volé. Elle m'a livré, juste avant de mourir, sa promesse : « *Je vivrais toujours, là.* » Son ton affaibli se rapprochait de son dernier souffle. Son doigt martelait ma poitrine et ancrant chaque mot dans mon cœur. Je me souviens encore de son timbre fragilisé, suspendu entre ici et le néant pour reprendre son souffle. Son dernier râle a étouffé mon prénom. C'est peut-être la seule chose que je regrette. Entendre une dernière fois mon prénom dans la bouche de ma mère. Lui ne m'a jamais appelé autrement que « Ama la morveuse ». Mon but : effacer sa marque, éradiquer toute trace de lui dans mon cœur, lui, ce monstre, mon géniteur.

La rue est longue. Sombre et embrumée. La pluie martèle mes épaules. Je remonte le col de mon pardessus et le resserre autour de mon cou.

Peut-être n'aurais-je pas dû sortir ? Aurais-je dû attendre, encore un peu, avant me remettre à l'affût ? Non, Quinze n'est bientôt plus qu'un souvenir. Il me faut Seize. Qui sera-t-elle ? La chasse me revigore. Elle reste le seul moyen trouvé pour m'affranchir de sa marque. Cette sensation de toute-puissance est une drogue.

Je me fonds dans la masse. Observer. Écouter. Sentir. Toutes ces personnes autour de moi se fraient un chemin pour rentrer chez elles ou aller au *pub* pour un *afterwork*. Afin de partager, voire peut-être relever leurs quotients intellectuels. Une perte de temps, ils sont trop bêtes pour se l'avouer.

Je déambule au milieu de ces âmes en prenant conscience que la pratique de mon art demande de la maîtrise. De brefs contacts se font avec ces inconnus, une veste, un sac. Le désir monte en moi. Il me suffit d'une inspiration profonde, je dompte la rage d'un coup. L'envie me broie les entrailles. Dominer mes pulsions. Révéler et jouir de cette noirceur qui sommeille en moi. Le reflet que me renvoie la vitrine ne trompe pas. Mon esprit est clair malgré tous ces bruits de pas qui résonnent sur les vieux pavés de *Carnaby Street*.

Mon but ? Fondre sur ma proie. Je la sens, elle est proche. Elle sort du magasin, elle me bouscule. Aucune excuse ne franchit ses lèvres pulpeuses : elle

est beaucoup trop occupée à parler au téléphone avec un certain Peter. Mon regard croise le sien. À cet instant, je crains qu'elle ne soit trop banale, mais une brise légère soulève ses cheveux blonds. Son odeur s'inscrit sur la toile de mes pensées. Elle a l'air pressée, mais tout le monde l'est à notre époque. A-t-elle une famille ? Je ne sais pas. Va-t-elle manquer à quelqu'un ? Je ne sais pas. Mais c'est elle, et je la veux !

Les rayons du soleil s'infiltrèrent par les vitres crasseuses de cette pièce pratiquement vide ; seules les marques laissées par les derniers locataires sont visibles.

Pourquoi je les garde ? Je ne sais pas. Peut-être que la présence de ces jouets, dans le fond de la pièce, me permet de garder à l'esprit ce pour quoi je suis ici.

Le silence est complet, seule une respiration lente et difficile apporte un semblant de vie à ce sanctuaire. Au centre, un lit. Je tourne à ma guise autour de ma proie endormie. Je me penche vers elle. Son corps amaigri est presque sans vie, mais je peux encore percevoir cette connexion entre nous. Je m'assieds à ses côtés. Son souffle faible me procure une excitation obscène. Mon regard se pose sur la desserte métallique : un flacon savamment ciselé, une pièce rare, comme tout ce qui m'appartient, et la lame d'un scalpel qui renvoie un rayon de soleil.

Attendre le signal.

Peut-être vais-je atteindre mon but cette fois-ci ?

Je dévisage cette forme, la ressemblance est frappante. Les cernes noirs mangent ses joues creuses. J'approche mes doigts fébriles du creux de son bras. D'un coup sec, j'arrache le pansement. Un léger cri franchit ses lèvres, puis sa tête roule sur le côté. Ses cheveux d'un blond filasse sont sales et humides. Son odeur en repousserait plus d'un. Moi, elle m'attire comme la promesse d'un plaisir à venir.

Mon dos se colle contre le dossier froid de la chaise, son contact me rassure. La patience est le secret de mon art. Oui, cet art n'est pas donné à tout le monde. Précision, contrôle, intelligence sont les moyens d'assouvir mes pulsions. Mes yeux se promènent sur ce corps affaibli prêt à rendre son dernier rôle.

Attendre la mort, est-ce douloureux ? Je ne sais pas.

Tic-Tac. Mon rythme cardiaque ralentit, le sien aussi. La silhouette fantomatique essaie de bouger, elle ne parvient qu'à rendre sa respiration plus rauque. Son piètre résultat me fait sourire tandis que mon doigt s'entortille autour de sa longue mèche terne.

— J'ai hâte. Toi aussi, je le sais. Tu t'impatientes. Il ne faut pas, mon ange. Le secret, c'est le temps. Chaque seconde passée ensemble se grave dans la boucle infernale du temps. À jamais. Permets-moi de sentir ta peau. Oh oui ! On y est

presque, mais ce n'est pas encore ça. Patience, mon ange. Patience. Souviens-toi, au milieu de cette foule, le frôlement de tes cheveux, ton odeur. La volonté divine ne s'explique pas, elle se vit. Patience, mon ange, on y est presque... Oui, mon ange.

Mes paupières se ferment pour calmer l'éréthisme qui bouillonne dans mon bas-ventre. Des souvenirs furtifs envahissent mon esprit. Des voix depuis longtemps éteintes s'entrechoquent dans ma tête. Elles illuminent le chemin pour remonter le temps jusqu'aux ténèbres de cette nuit : protocole indispensable pour récupérer ce qu'il m'a volé.

Ma mère sur son lit de mort. Sa main tremblante qui tente de saisir la mienne. Mon père me retient violemment par la nuque. Sa voix siffle dans mon oreille :

« C'est moi qu'elle veut, morveuse ! » Son haleine imbibée de whisky ajoute : « Bouge pas ! Regarde, c'est moi qu'elle veut ! » Sa main calleuse agrippe mes cheveux. La douleur est intense. Il resserre son étreinte. Je retiens mes larmes. Si je pleure, il me fera encore plus mal. Ma mère ouvre la bouche. Le son qui en sort n'est qu'un bruissement incompréhensible. Il resserre son étreinte, je peux sentir les racines se décoller de mon cuir chevelu. Son bras repart, ma tête suit les mouvements saccadés que m'inflige mon père. Je serre les dents. Aucune lamentation. Il stoppe ses gestes sauvages et fixe comme un fou le visage blême de ma mère. Lentement, elle laisse échapper son dernier souffle de ses lèvres entrouvertes. Dans les mains de cette brute, je ne bouge plus. Je suis à sa merci. Mes pieds touchent à peine le sol. Ses doigts relâchent ma tignasse et s'enfoncent dans mon cou. Il arrache mon polo. Mon corps se contracte.

Absence de réaction pour qu'il oublie ma présence, peut-être.

Trop tard.

Ses dents se referment sur mon épaule. La douleur est vive. Je hurle. Sa mâchoire s'enfonce un peu plus, ma peau résiste. Mon cri est celui d'une bête à qui l'on arrache un morceau de chair. Sa bouche sanguinolente crache son butin. Un trou béant dans l'épaule signe le stigmaté, à vie. »

Tic-Tac. Tic-Tac.

Mon souffle est court. Je ne vais pas tenir longtemps. Non, ce n'est pas le mien. C'est celui de cette forme reposant sur le lit crasseux. Le moment est venu. Je le sens, je le sais.

Pourquoi cette connexion avec mes proies ? Je ne sais pas.

D'une main sûre, j'attrape la lame, un coup net arrache l'attache qui retient son bras squelettique. Avec une douceur calculée, j'exerce une pression sur

l'avant-bras. Ses veines peinent à sortir. Le moment est venu. Je saisis le flacon cérémonieusement et dépose le liquide ambré sur sa peau fanée. La goutte de cet élixir descend puis se sépare en deux au bout du chemin. L'alchimie doit se faire.

Patience.

La frêle créature ouvre les yeux. Elle me dévisage, effrayée. Je lui intime de garder le silence. Apeurée, elle obéit. Je porte son bras à mon nez et inspire.

Alchimie absente.

Mon regard placide se pose sur cette chose sans intérêt. La lame froide et dure suit les sillons de ses poignets. À défaut de l'odeur, je me nourris du son que fait celle-ci. J'incise son épiderme diaphane. Ses veines ouvertes lâchent par à-coups le liquide rouge et poisseux. Je prélève sur son crâne quelques mèches. Elles me sont précieuses, même si l'expérience n'a pas abouti. Je renifle une dernière fois l'odeur de ses cheveux avant de les placer dans une enveloppe.

La douleur de mon épaule me tiraille. J'ai échoué. Une voix d'outre-tombe résonne dans ma tête, celle de ma mère :

— *Que disait Thomas Edison ? Répète à haute voix !*

— « Notre plus grande faiblesse réside dans l'abandon ; la façon la plus sûre de réussir est d'essayer une autre fois. Aucun découragement, car tout nouvel échec constitue un pas de plus vers la victoire. »

Je prends du recul sur ce tableau macabre et admire mon œuvre. Sur le bureau, sa lettre d'adieu. J'ouvre le clapet du portable et compose le numéro. Cinq sonneries feutrées, avant qu'une voix annonce :

— Metropolitan Police Service, j'écoute.

— Elle est à vous. Quinze est à vous, dis-je en modulant ma voix.

Le téléphone roule à mes pieds. La voix de la vieille standardiste continue à crier par le combiné.

Aucune goutte de sueur ne perle sur mon front.

Je place l'index et le majeur sur ma carotide. Soixante-cinq pulsations. Les battements de mon cœur sont réguliers.

Je peux partir. Tout est en ordre pour la suite.

MEREDITH

La ruelle était à peine plus longue que deux terrains de rugby. La pluie emportait les quelques débris laissés par des porcs. Meredith se surprit en pensant à ce pauvre animal :

— Qu’a-t-il fait pour mériter qu’on le compare à certains humains ? dit-elle tout bas évitant les immondices.

Quelques rares personnes s’engouffraient sous les porches à la recherche d’un abri temporaire. Sous l’un d’eux, un jeune officier.

— Eh ! Oh ! Toi là-bas, viens par ici ! hurla la jeune femme.

Meredith lui colla sa carte sous le nez. Sans broncher, il ouvrit la porte du hall d’entrée.

— Où est l’inspecteur ?

— À l’étage, Madame.

— À l’étage ! Voyez-vous ça ! Tu attends quoi pour aller le chercher ? Une invitation ?

Le bleu s’enfuit au pas de course. L’ombre d’un sourire marqua ses lèvres, Meredith attrapa son miroir de poche au fin fond de son sac. Son reflet était bien pire qu’elle ne le pensait. Elle ébouriffa sa tignasse plate et termina le ravalement de façade, comme aimait le dire son père : « Avec une touche de gloss corail sur les lèvres, tu ressembleras comme deux gouttes d’eau à ta mère. » Sa mère surenchérisait : « cette teinte met en valeur nos cheveux roux. Mais, en attendant d’être en âge de te maquiller, mange les fruits rouges ramassés par ta grand-mère. » Le goût amer du manque alourdit sa langue.

— Tu te refais une beauté pour moi ? J’en ai de la chance !

Le regard de Meredith se figea sur la minuscule surface glacée, son cœur se mit à battre. Elle pria pour qu’il ne l’entendît pas. Le claquement sec du petit boîtier donna le ton de sa réponse.

— Rêveur est l’adjectif qui te définit le mieux, Davos.

— Combien de fois vais-je te répéter d’arrêter de m’appeler comme ça ?

— Toujours pas fan de *Game of Thrones* ? Si tu regardais ne serait-ce qu’une fois, tu verrais la ressemblance.

— Tu m’emmerdes, Meredith !

— Un point pour moi ?

David secoua la tête et sourit. Meredith reprit :

— Qu'avons-nous là-haut ?

— Margareth Wood. Âge : 26 ans. Journaliste. Célibataire. Disparue, il y a deux mois, récita-t-il en faisant défiler les infos sur son téléphone portable. Son sac et ses effets personnels sont sur le bureau. Avec une lettre d'adieu.

— Tu rigoles, j'espère !

— Non, j'ai bien dit une lettre d'adieu. Enquête de voisinage. Institut psychiatrique. Les sorties de prison, tout est en train d'être vérifié.

— OK. Cause probable de la mort ?

— On attend le médecin légiste, mais à première vue, on lui a tailladé les veines.

— C'est Suzan ?

— Non, elle est coincée sur une affaire qu'elle doit boucler rapidement. Mais c'est elle qui se chargera de l'autopsie et de l'examen des pièces à conviction.

— On y va ?

— Si madame veut bien se donner la peine. S'il vous plaît ! dit-il en s'adressant au bleu. Portez son fauteuil roulant à l'étage.

David la souleva avec facilité. Meredith se cala contre son torse et tâta la poche de sa veste

— Tu as toujours ce vieux paquet de clopes sur toi !

— Ouais. C'est au cas où.

Son souffle chaud contre l'oreille la rassura. Avec appréhension, elle gouttait aux vestiges de leur relation quand il la ramena dans le présent :

— La scientifique a terminé. Nous comptons sur ton analyse, rajouta-t-il en la posant sur son tout-terrain près du palier.

David se baissa et entreprit de passer une housse de papier blanc sur chacune de ses roues, puis il enfila ses chaussons de protection. Il se posta derrière Meredith. Elle le stoppa.

— C'est bon ! Tu sais que je déteste que l'on me promène. Je ne suis pas si handicapée que ça.

Il opina et pénétra dans la pièce, les épaules courbées par toutes les horreurs dont il fut maintes fois témoin. Un léger soupir accentua la tension au niveau de la nuque de Meredith. Rien ni personne ne la fera reculer. Elle plaça ses mains sur ses roues ; d'un geste, son fauteuil suivit Davos, sur le pas de la porte.

L'appartement ne comportait qu'une pièce. Un coin cuisine dans un renfoncement, les toilettes et la douche étaient sur le palier. La pièce était engloutie sous la saleté et les meubles laissés par les anciens locataires. Un décor

intact, comme si les habitants étaient partis précipitamment. Au fond, près du mur, un berceau et des jouets. Les toiles d'araignées avaient recouvert les fenêtres. Une odeur nauséabonde prit Meredith à la gorge. David lui tendit un masque en papier, elle le refusa. Glauque. Humide. Sale. Comme les vieilles rues de Londres au xv^e siècle. Au centre, une forme émaciée reposait sur un lit sommaire. Elle tourna autour de la scène macabre et leva son regard vers David.

— Apparemment, examina Meredith, mais à confirmer avec Suzan, elle n'a pas été violée. La mise en scène ne comporte aucun caractère sexuel évident, malgré cette tenue légère. Elle est habillée, coiffée, il lui manque par endroits des touffes de cheveux, vous les avez retrouvés ?

— Non.

— Je pense qu'on les lui a prélevés, jugea Meredith, les yeux collés sur le crâne. Ne reste plus qu'à savoir pourquoi. Tout a été fait pour la maintenir en vie pendant ces deux mois. Le cathéter est encore en place, les poches sont jetées dans un coin. On lui a posé une sonde entérale, pour la nourrir, mais à petites doses, juste ce qu'il faut pour qu'elle ne meure pas tout de suite. Pourquoi l'amaigrir au point qu'elle en devienne squelettique ?

Meredith souleva la blouse, qui autrefois devait être blanche, entre les jambes de la dépouille des sondes urinaire et rectale. Elle savait maintenant d'où venait le fumé gras qui se collait dans sa gorge.

— Une idée sur le tueur ? questionna David.

— Je ne le sais pas encore.

— Une personne du corps médical... ou quelqu'un avec une base solide dans ce domaine... pensa tout haut David.

— Possible. Rajoute boucher et véto sur ta liste. Je ne veux écarter aucune piste.

Il se planta à ses côtés.

— La scène est à toi, souffla-t-il en posant sa paume sur son épaule. Tu restes la meilleure.

Le visage de Meredith se ferma sur ses mots. Ce n'était plus la vérité. Sur ses jambes, peut-être. Réduite, sûrement pas.

La première personne à avoir cru en ses talents était une vieille marginale, sa grand-mère. Elle pensait être en lien avec les esprits de la nature. Elle s'évertuait à lui parler de ses capacités, de cette empathie qui flirtait sauvagement avec la communication par la pensée.

L'intuition de Meredith l'avait rarement trompé, pourtant ce jour-là, elle n'avait rien fait pour arrêter cet accident en France, et elle ne regrettait pas sa

décision. Malgré tous ses efforts, la peur hantait ses jours et ses nuits, sa force intérieure l'avait quitté. Meredith devait assumer ce choix fatidique, ce choix qui avait bousillé leur vie et celle de tant d'autres. Comment avouer à David qu'elle ne lui en voulait pas, même si c'était lui qui conduisait ? Ils poursuivaient un tueur en série itinérant. Il sévissait entre l'Angleterre et la France. Après ce plantage, la police française avait pris la suite de l'affaire. Peut-être qu'un jour, le courage reviendrait pour lui parler et se replonger dans ce dossier. L'épisode français, marquait un avant et un après, serait-elle encore capable de renouer et d'assumer ses ressentis ?

— Je n'en sais rien, David. Tu m'as fait une fleur en me téléphonant, mais...

— Je m'en veux encore... Meredith, écoute-moi. Notre accident de voiture t'a privée de tes jambes, mais pas de ton don ! Tu n'es en rien diminuée ! Plus entière que n'importe qui dans cette foutue ville. Personne n'est capable de voir à travers les yeux d'un tueur aussi bien que toi. Est-il nécessaire que je te rappelle le nombre de profils que tu as dressés et les arrestations qui ont suivi ?

Las ses yeux s'arrimèrent aux siens. Sa main avide farfouillant le fond de sa poche, comme une envie pressante de retrouver une certaine forme d'innocence. Soulagée, Meredith s'accrocha à ce porte-clés qui en faisait rire plus d'un : un petit chien avec un nez énorme, nommé Happy. Cette peluche était la représentation parfaite de l'insouciance. Elle avait besoin de cette ancre avant d'ouvrir son esprit aux forces obscures auxquelles elle se confrontait.

— Tu l'as encore, après toutes ces années.

— Oui. Sans lui, je ne sais pas si j'aurais le courage de les suivre dans leurs folies.

Elle serra Happy entre ses doigts et prononça sa litanie à voix basse.

— Écoute, sois et vois.

Meredith se centra. Respira, calmement. Dans son esprit, les mots formèrent la formule magique :

— *Je suis le prédateur. Sans retenue, je plonge dans ses ténèbres.*